
PRIX : VINGT-CINQ CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES



SOMMAIRE :

- I. — Émile GOUDEAU. — L'Individualisme.
- II. — Paul ADAM. — Remarques sur la libération du territoire.
- III. — Ferdinand HÉROLD. — Berlioz.
- IV. — Jean E. SCHMITT. — L'Individu et l'Employé.
- V. — Georges VANOR. — Où aller ?
- VI. — Francis VIELÉ-GRIFFIN. — Les « Forts ».
- VII. — — — — Notes et Notules.

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

—
Le 1^{er} Août 1890

ENTRETIENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant le 1^{er} du mois.

Abonnements : six mois : 3 fr. ; — un an : 5 francs

Pour abonnements, dépôts, vente au numéro, etc..., s'adresser directement à M. Edmond Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

Tout abonnement non perçu directement par M. Bailly n'est pas valable.

DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ

Œuvre posthume de Jules LAFORGUE

En souscription chez M. E. Dujardin, 11, rue Le Peletier

L'INDIVIDUALISME

Les Écoles littéraires, dont le nombre devenait réellement inquiétant pour les collectionneurs consciencieux, sont, sinon mortes, au moins enterrées momentanément. Après une pluie de manifestes, qui a duré cinquante ans, après le déluge de ces dix dernières années, il s'est fait un calme subit, dont nous sommes peut-être redevables à l'Exposition Universelle et à la Tour Eiffel. On entend bien de ci de là quelques cris vagues, plusieurs interviews éclatent encore ; mais attribuons-les à des manifestes mal ensevelis, qui simplement récalcitrent.

On pourrait déjà établir un bilan rapide de toutes les Ecoles littéraires, et vite passer à profits et pertes les résultats.

Tel n'est pas le sujet de cet article. Il suffit de rappeler qu'après son triomphe définitif, le romantisme se dispersa aussitôt en ordres orthodoxes, et en sectes hérétiques, que la grande cathédrale d'Hugo se divisa en menues chapelles où des prêtres convaincus durent officier devant les apôtres et les saints de la récente création. Cela dura jusqu'à la fin de l'Empire. Vers le commencement de la troisième République, deux grandes églises se partageaient le domaine artistique : les Parnassiens et les Naturalistes, les uns gardant la poésie, les autres tenant la prose. Elles se chamaillaient un peu, comme le font les Carmes et les Jésuites ; mais, parce que leurs terrains étaient parfaitement distincts, que la nature de leurs offices, et la qualité de leur clientèle devenaient très différentes, leurs querelles de lutrin n'aboutiraient point à la guerre ouverte ni aux excommunications majeures.

Seulement, et ainsi se démontre la fatale étroitesse de

toutes les écoles, de toutes les confréries, de toutes les chapelles, le Parnasse et le Naturalisme, anathématisaient tout ce qui n'était pas eux. Hors de l'Eglise point de salut !

Cela soit dit non en guise de blâme, mais pour une constatation dont nous voulons ultérieurement tirer quelques corollaires.

Or, ces écoles disciplinées, où la préalable profession de foi, et une ardeur catéchuménale apparaissaient nécessaires ne tardèrent pas à déplaire à une génération nouvelle, révolutionnaire par tempérament, que les événements de 70 et les luttes subséquentes douaient de combativité.

C'est à partir de cette époque, que les drapeaux littéraires, soie, laine ou coton, apparurent à tous les coins de rue, au-dessus de tous les cabarets dissertatoires, et que d'innombrables journaux éphémères emportèrent ces pavillons multicolores à travers l'espace, à l'instar de mouches, affolées par un papier sous-caudal, qui se prendraient pour des camelots célestes.

Ici, un collectionneur émérite devrait offrir sa nécessaire collaboration à l'historien accablé. Pendant quinze années, il ne se passa de semestre sans qu'apparût quelque novateur, accompagné de quatre ou cinq apôtres, fier de lancer sur les foules le nom d'une école adolescente, destinée à triompher du romantisme récalcitrant, du parnasse formel et du naturalisme expérimental.

Au hasard de la mémoire, je citerai quelques bannières entrevues durant cette croisade.

Les Vivants, école fondée par Maurice Bouchor, les Brutalistes, par Jean Richepin, les Néo-Réalistes ou Lyrico-Réalistes, qui tentaient d'infuser le naturalisme dans la poésie; d'autre part, le Macabrisme, paroles et musique de M. Rollinat, effrayaient les peuples; tandis que l'Ironisme comptait encore des apôtres, et le Parisianisme, des martyrs.

Je ne parle pas des Hydropathes. Dans la pensée de ses promoteurs, cette réunion bariolée ne fut point une école, mais la négation même des écoles, la porte ouverte au lieu du huis-clos.

Les Hirsutes, dont la gloire surgit peu après, rive gauche, ne tardèrent pas à reconstituer l'usine à drapeaux littéraires, et à trouver des moëllons pour bâtir des chapelles.

Tandis que Félicien Champsaur innovait le Modernisme, on voyait l'influence de Verlaine et de Mallarmé passer de l'état latent à l'état concret ; cette opération physique donnait le jour aux Décadents. Mais ceux-ci, nombreux dès l'abord, disparurent vite, dès qu'une popularité malsaine s'attacha à leur drapeau, et qu'on les appela Déliquescents après l'apparition d'une brochure gaiement tapageuse. Ils semblaient être trente mille, ils ne furent que quatre ou cinq. Mais les ex-décadents surent, des cendres de la décadence, tirer un phénix bien-venu qui s'appela le Symbolisme, et auquel un moment fut dévolue la grande gloire.

Malheureusement la discorde veillait ; d'amères scissions se produisirent. Il y eut de vrais et de faux Symbolistes ; des symbolistes voyants et des symbolistes sans le savoir.

C'était pourtant un superbe titre d'école, car poésie est symbole, comme art, plastique, musique sont symboles.

Malheureusement quelqu'un apparut qui inventa le symbolisme-instrumentiste. Amer trombonisme !

Dès lors, ce devint une orgie dans la débandade. Les vocables les plus étranges furent hissés comme des pavillons insurrectionnels. Pendant une période funeste, on assista au débordement des ismes, jusqu'au Vérisme, jusqu'au Zutisme, jusqu'au Jemenfichisme, jusqu'à cette merveille que l'on fonda l'Ecole du Chat Noir et qu'elle put s'appeler le Chanoirisme. Enfin par antithèse, apparut le Magisme, sur l'horizon littéraire voué au pur chaos.

Car, entre temps, le naturalisme lui-même se divisait en sectes rivales : le Goncourtisme, le Daudétisme, s'insurgeaient contre le Zolaïsme pur. D'un autre côté, Paul Bourget inaugurait le psychologisme, dont Maupassant lui dispute la maîtrise. Bien d'autres ismes florissaient : l'Exotisme de P. Loti, l'Intuitivisme d'Edouard Rod, le Dilettantisme de Maurice Barrès, le Scientifisme de celui-ci, le Métallurgisme de celui-là, le Préhistorisme de cet autre.

Si j'en néglige un certain nombre, que l'on ne mette point cette défaillance numérale sur le compte d'un injuste dédain ; seul en est cause l'abus du tabac, qui diminue la mémoire.

Parmi tant d'ismes hérétiques, les chefs d'Ecole eux-mêmes, les grands théologiens littéraires arrivaient à se tromper, si bien qu'un certain désarroi se manifesta dans les doctrines les mieux établies et anciennes, si bien que des prêtres affolés couraient officier dans des chapelles d'un rite étranger au leur, à la stupeur des paroissiens. Tandis que Catulle Mendès écrivait d'exquis romans parisiens et naturalistes, Zola rentrait dans le romantisme pur et glissait au symbolisme, et l'on attendait, de minute en minute, l'annonce de quelque roman moderniste et boulevardier, signé : Leconte de Lisle.

Il n'y avait plus d'écoles, mais seulement des vacances.

*
* *

Ecole signifie groupe d'enseignement, et chef d'Ecole veut dire professeur. En littérature, comme ailleurs, le maître initie, les élèves écoutent. Or, à l'heure actuelle, en poésie et en prose, tout le monde parle à la fois, pérorer et formule des doctrines; personne plus ne prête l'oreille à ce concert sauvage. A vingt ans, chacun possède sa doctrine, fond et forme, analyse et synthèse; le débutant qui pénètre dans une librairie, un manuscrit sous le bras, cache un drapeau dans sa poche, avec un beau titre philosophique, retentissant. Ce serait lui faire un piètre éloge que de lui dire : Ceci est du bon Zola! ou : Voilà de l'excellent Mallarmé! Il se récrierait : C'est du moi!

Et voici qu'il aurait parfaitement raison. Il ne s'agit plus, en effet, d'écrire comme tel ou tel, fût-il excellent, ni de suivre la bannière d'un illustre maître. On veut être soi, se dégager de toute influence, se mettre en face de la vie, prendre position dans le champ des idées, en portant des couleurs personnelles, un style spécial, adhérent à de précieuses et originales conceptions, si Dieu le permet, ou si le Diable y autorise.

— Jeune littérateur, où vas-tu?

— Je vais à l'Indépendance. Parmi une société cataloguée, dans cette compagnie de discipline qu'on appelle la vie démocratique, plus hiérarchisée mille fois par la Politique, l'Argent et la Guerre, que ne peut l'être l'existence chinoise, j'entre en littérature, comme les moines d'Egypte couraient vers la Thébaïde.

Et il raisonne juste. Si les moines ont formé ensuite des sociétés conventuelles, ils commencèrent par mériter leur nom qui veut dire Seul.

Là, où il aurait tort, ce serait de chercher à enrégimenter à son tour qui que ce soit, le jeune littérateur. Qu'il tire de sa poche son drapeau destiné à le faire reconnaître dans la bagarre philosophique, mais qu'il n'essaie point de l'imposer à d'autres ; qu'il reste *le moine* de son idée, et ne fonde pas d'école.

Qu'il monte sur le tréteau commun de la librairie ou du journal, harangue les foules ; mais qu'il n'essaie point d'endoctriner, ni de convertir ses confrères. Il y échouerait. Chacun d'eux porte également son drapeau grand ou petit, brillant ou terne, soie ou coton, et c'est pourquoi les écoles sont mortes, les manifestes enterrés, et qu'il y a seulement des individus plus ou moins géniaux ou nuls s'adressant aux multitudes, auxquelles on vient d'inoculer le terrible besoin de lire, aux barbares plus ou moins affinés, aux bourgeois, aux paysans, aux soldats, aux magistrats, aux banquiers, aux musiciens et aux femmes.

*
* *

Les écoles littéraires ont pu naguère offrir d'immenses avantages pour les générations que le classicisme universitaire enveloppait de langes ; mais maintenant que, grâce au romantisme, au naturalisme, au parnassianisme, à la psychologie, à l'intuitivisme, etc., etc., l'instruction générale est établie, de telle sorte que le débutant s'avère excessivement informé dès sa rhétorique : il trouvera donc son chemin sans maître, saura s'affiner tout seul, au contact de la vie, d'une façon originale.

Le *Moi*, émancipé, audacieux, pourra fonder, sur la ruine des Ecoles défuntes, l'Individualisme.

*
* *

Dans un grand jardin, dont le maître est absent, le poirier dit aux fraisiers :

— La poire est supérieure, elle dure toute l'année, c'est presque une immortelle. De plus elle partage, avec le fromage, l'honneur de symboliser le dessert, cette poésie du repas. Vous, pauvres éphémères, vous fugitivez comme les

roses. Cessez de produire des fraises, efforcez-vous de donner des poires.

Le poirier tient ce même discours aux abricotiers, aux pruniers, aux pêchers. Il croit peut-être, avec une bonne foi naïve, que seule la poire contient ce qu'il y a de plus gustuellement admirable ici-bas, et que son maître lui saura gré de multiplier un produit de telle saveur.

Mais les pêchers, pruniers et abricotiers ne se laissent point dauber, sachant certes que leur nature s'oppose à cette transformation, et que le maître aime la variété sur sa table.

De même, en sauvegardant l'Individualisme, on redonne aux lecteurs, épris de belle poésie et de grande prose, la sensation de la variété qui chasse tout dégoût. Une bibliothèque doit posséder toutes sortes de fruits.

C'est encore la meilleure façon d'aimer la littérature que de multiplier les saveurs qu'elle peut offrir.

Soyons camarades sur ce terrain, au lieu de nous disputer âprement sur des thèses d'École, et d'imiter les valets de cirque qui se gourment, devant l'indifférence des chevaux et des bottes de foin.

EMILE GOUDEAU

REMARQUES

SUR LA LIBÉRATION DU TERRITOIRE

Je ne sais plus quel stratégiste du Premier Empire aimait dire : Tout général qui entend l'art de la guerre doit diviser son artillerie en deux parts : l'une affligera l'ennemi, l'autre mise en réserve derrière les lignes, canonnera sans miséricorde ses propres bataillons dès qu'il tenteront la retraite. Avec cela on tient la victoire ; car rien n'excite plus au courage que la certitude de la mort.

C'est parceque les capitaines de 1870 négligèrent ce précepte, que, Monsieur Thiers put en 1871 acheter la présidence de la République, moyennant l'Alsace, la Lorraine, et cinq milliards livrés aux germains.

Car qui nierait qu'une semblable mesure appliquée pendant le siège de Paris n'eût transformé en héros nos mobiles ?

Naguère les tirailleurs tonkinois placés entre le feu des Chinois à vaincre et celui de notre infanterie de marine prête à les exterminer dès la panique, devinrent d'assez bons miliciens. Il n'est guère d'exemple, qu'une armée refusant de quitter ses positions et avançant malgré ses pertes ne soit parvenue à vaincre. Arcole.

A Sedan 80.000 hommes se rendent, mais quelques régiments, ayant voulu passer, traversent malgré tout les lignes allemandes d'un élan. Si soixante autres les eussent imités, Sedan dénommerait une défaite de l'ennemi.

Ce n'est point tant l'Allemagne qui vainquit en 1870 que nos généraux décrétant d'eux-mêmes la déroute par la sotte manie de commander la retraite, toujours la retraite. Gravelotte et Saint-Quentin pourraient, sans cela, mar-

quer des fastes de victoire. — Marengo, Solférino, batailles perdues d'abord, puis gagnées parce qu'au lieu de partir, les soldats vaincus avancèrent. Il faut se ruer quand même. L'artillerie vise mal une troupe qui charge et se meut. Le tir décime facilement les lignes fixes. Nous sommes, des soldats d'offensive que le repos ou la retraite démoralisant aussitôt. Ne pas avancer nous vainc plus que l'ardeur d'un ennemi tenace et la plus affreuse mitraille.

La manie de la retraite et l'épouvantable, la criminelle compétition des généraux plus soucieux de laisser battre leur collègue afin de le déconsidérer et d'emporter son grade, que de gagner avec lui une victoire dont l'honneur se partagerait; — voilà les leçons terribles que nous lègue le souvenir de 1870.

Il y avait entre ces hommes commandant l'armée de France des rivalités de cour, qui occupaient tout leur esprit pardessus le patriotisme et le reste. Ils cherchèrent moins à triompher qu'à préparer la défaite d'un émule dangereux. Pourquoi citer les noms? Tous ne sont-ils pas également coupables, ceux qui commirent le crime et ceux qui ne s'y opposèrent point. La France fut la victime ensanglantée.

Avec les hommes du gouvernement de Tours, le drame changea de face. Les généraux évincés par les favoris de l'empire, ceux qui comptaient se faire payer largement leur adhésion au régime républicain ou revendre cher plus tard leur trahison, ceux-là se groupèrent autour de Gambetta, tentèrent alors de sauver le pays. Trop tard. La manie de la retraite était venue en habitude, et l'odieux gnome qui veillait l'agonie de la patrie, se frottait les mains de ces efforts inutiles qui lassaient la patience des trafiquants.

Quand il vit la chose à point, quand il consulta l'opinion et sentit qu'elle n'en pouvait plus, Monsieur Thiers se leva, et dit : je conquerrai la gloire de la paix.

Il la fit à tout prix, parce qu'à tout prix il voulait à cette époque ramener la famille d'Orléans et gouverner pour elle, sous son prestige.

Les marchands affolés de la guerre, quand il connurent qu'enfin l'Allemagne cesserait ses incursions, couronnèrent

de leur estime celui qui rouvrirait les boutiques. Thiers fut sacré le Libérateur du Territoire, et pour remercier le commerce de sa bienveillance, il extermina par de longs massacres, avec une cruauté asiatique, le peuple de Paris qui depuis longtemps effrayait les chevaliers du comptoir.

Sûr de ses amis, il congédia les d'Orléans, renia ses maîtres et régna seul, étonné de la bêtise de ses contemporains dont le moindre eut bien pu comme lui, signer un papier qui sanctionnât la volonté allemande, sans obtenir pour cela la gloire d'un homme d'état, d'un diplomate, d'un patriote, et son effigie en bronze à la frontière!

Il ne garda point longtemps le pouvoir parce qu'il le voulait absolu et que les factions politiques rivales de la sienne, ayant repris l'esprit, le laissèrent donner sa démission, bien qu'il comptait qu'on le retiendrait, qu'on le supplierait de garder le trône présidentiel. Il se trouva que les politiciens du temps préférèrent le voir à terre et mettre en sa place le Maréchal Mac-Mahon, le seul peut-être, de la loyauté de qui la France fût sûre.

Les marchands de notre pays conservèrent cependant à la mémoire de M. Thiers la gloire d'avoir libéré le territoire. A cela on les distingue des marchands belges qui ne demandent qu'à livrer le leur aux Allemands. La grosse peur du bon Belge, c'est l'annexion de son pays de riches églises et de grosses cités à la Gaule; et, cela, pour une seule raison: l'obligation du service militaire. De même que Gribouille, craignant jadis la pluie, se jetait au fleuve, pour s'en préserver, — la Belgique, effrayée des nécessités ethnographiques qui poussent la France à s'établir solidement sur les rives du Rhin, se plonge dans le giron de Guillaume de Prusse, et lui ouvrira la Wallonie, cette province toute française qu'aida tant Louis XI contre les gens de Bourgogne.

Les officiers allemands sont venus examiner les fortifications, marquer les logis des troupes. A la première claironnade de guerre, la Wallonie deviendra terrain de manœuvre pour les troupes hambourgeoises.

Nous avons jusqu'à présent la contrefaçon belge d'un tas de choses propres à notre patrie, y compris le naturalisme et le symbolisme. M. Camille Lemonnier, en pillant

de son mieux Poictevin, Rosny, Mirbeau et Hennique, la jeunesse brabançonne, en imitant MM. René Ghail et Baju (grotesques si particuliers à notre boulevard) semblait vouloir dire : Nous sommes une seule âme en deux patries, savez-vous. Cela ne nous déplaisait point. Même il était doux de relire les poèmes du divin lyrique Gustave Kahn, peu modifiés par des plumes gantoises dans de jeunes *revues* fort bien imprimées. Camille Lemonnier installé au *Gil Blas*, mangeait le pain d'Oscar Méténier et de Dubust de Laforest. On ne se plaignait pas. L'asphalte est hospitalière entre la rue Drouot et l'avenue de l'Opéra. Pour récompense, voilà ces demi nous-mêmes, ces fils de nos muses, qui se coiffent du casque à pointe ! Nous avons réchauffé des reptiles bismarckiens au souffle de notre poésie caligineuse mais personnelle ! Fi ! que c'est laid, Messieurs les tétards flamands !

D'autant plus horrible cette trahison, que nous ignorons vraiment quelle logique a pu guider les conseils du roi Léopold, car, lorsque casques à pointes et pantalons rouges se seront mutuellement déchiquetés pendant plusieurs mois, et qu'il en faudra venir, par lassitude, à planter de petits drapeaux sur des cartes, et à marquer au crayon de couleur les nouvelles frontières, la situation de ces bons Belges ne vaudra plus une chope de faro, ni une toile de Van Rysselberghe.

Ou vaincus, nous ne pourrons que laisser faire ; et, sa neutralité étant violée par les Prussiens, ceux-ci épouseront définitivement la vierge flamande, qui ira filer dans le harem de l'Empire avec les douairières de la confédération germanique ; ou bien le drapeau tricolore de 92 flottera sur de nouveaux Jemmapes ; et les bourgmestres ne pouvant plus assurer leur loyale observance d'une neutralité reconnue, notre diplomatie sera bien contrainte d'annexer les Massys et les Jordaens d'Anvers, les portes de cuivre de Saint-Bavon, le Portement de la Croix de Van Dyck, les Hemling de Bruges, le château de Walsin et les grottes de Han, à notre direction des Beaux Arts, tandis que les territoires qui recèlent ces curiosités, prendront place par surcroît au cadastre français, que les huîtres d'Ostende et les poètes bruxellois seront définitivement incorporés dans les cartes de nos tables d'hôte et les cadres des régi-

ments de marche ! O blonds bardes, buveurs de cervoise, peut-être connaîtrez-vous la douleur des vingt-huit jours, les chandelles de la chambrée militaire et le respect des galons de sous-offs que vilipenda M. Descaves, gloire de notre reportage militaire ! Et vous referez les *Misères du Sabre* en pleurant, et Tress et Stock vous éditeront, et vous y gagnerez des rentes, et l'on ne pourra plus sourire de votre littérature en proclamant dès la vue de vos soyeux recueils : Voici la contrefaçon belge ! Vous serez devenus enfin des « imitateurs français ! » ce qui est infiniment plus honorable.

PAUL ADAM.

UN MÉCONNU

En 1830, avec une cantate qui s'intitulait *Sardana-pale*, un musicien, alors âgé de vingt-sept ans, obtenait le prix de Rome, la plus enviée des récompenses officielles auxquelles, de tout temps, ait pu prétendre un jeune homme. Ce compositeur avait écrit déjà quelques œuvres symphoniques, une *ouverture de Waverley*, une *ouverture des Francs Juges*, et une *Symphonie fantastique* sur les sensations qu'on éprouve alors qu'on est musicien, et qu'en un désespoir d'amour, on a pris de l'opium, non point assez pourtant pour se tout à fait empoisonner. Et déjà l'auteur de ces œuvres suscitait des admirateurs, en nombre tel qu'il put, le 26 mai 1828, puis le 1^{er} novembre 1829, donner un double concert où l'on entendit les ouvertures et la symphonie, qui furent très applaudies.

Pour obéir aux règlements, le nouveau lauréat de l'Institut s'en alla en Italie. Quand il revint, il avait achevé une *ouverture du roi Lear* et un *mélologue*, le *Retour à la vie*, qui était la suite de la *Symphonie fantastique*. Ces nouvelles œuvres furent encore exécutées dans un concert donné par l'auteur, comme celles qui suivirent, deux poèmes symphoniques, *Harold en Italie* et *Roméo et Juliette*. Et, chaque fois que cet heureux artiste faisait entendre quelque fragment de sa musique, de longues ovations l'accueillaient, les journaux le louaient, et il ne marchait guère que de succès en succès. Il avait aussi tenté la critique, et un journal honorablement connu, le *Journal des Débats*, l'avait chargé du feuilleton musical.

Aussi, en 1838, le grand prix de 1830 obtenait la représentation à l'Académie royale de musique d'un opéra,

Benvenuto Cellini. Le public ne montra qu'une estime médiocre pour cette œuvre; mais cet échec n'arrêtait pas en son essor la gloire de l'auteur de la *Symphonie fantastique*, et un nouvel honneur officiel lui survenait : pour l'inauguration de la colonne de Juillet, on lui commandait une *Symphonie funèbre et triomphale*.

Et voici qu'aux succès parmi ses compatriotes, l'inventeur du mélologue joignait des triomphes chez les étrangers : il voyageait par la Belgique, l'Allemagne, la Hongrie, la Russie, l'Angleterre, et, partout, en de victorieux concerts, il faisait acclamer ses poèmes symphoniques. Et, au retour en France, de sympathiques amateurs prônaient la *Damnation de Faust*, puis *l'Enfance du Christ* : et l'auteur de ces poèmes arrivait à la plus officielle des dignités, il était nommé membre de l'Institut, en même temps qu'on le chargeait de veiller sur la Bibliothèque du Conservatoire.

En 1862, l'auteur de *Benvenuto Cellini* obtint ce que, peut-être, il désirait le plus : un succès dramatique. Le théâtre de Bade lui jouait un opéra comique, *Béatrice et Bénédict*, à qui un élégant public prodiguait sa faveur. L'année suivante, il est vrai, les *Troyens à Carthage* étaient moins bien accueillis au Théâtre Lyrique par la masse du public parisien, mais les admirateurs de cet opéra le défendaient avec une énergie qui pouvait consoler le musicien.

Un second voyage par l'Allemagne et la Russie, accompli en 1867, fut plus triomphal encore que le premier. Enfin, en 1869, mourait le glorieux artiste dont nous venons d'esquisser la vie; et de notoires critiques voyaient en sa mort une irréparable perte, parmi lesquels son plus absolu disciple, l'aimable auteur de *Salammbô* (1), qui, depuis quelque temps, lui avait succédé au *Journal des Débats*.

*
* *

Peu d'hommes ont, dans leur existence, éprouvé aussi peu de revers que celui-là. Un groupe d'enthousiastes admirateurs l'accompagna toujours; à une époque où, seule,

(1) Nous ne parlons pas de Gustave Flaubert.

la Société des Concerts du Conservatoire donnait de réguliers concerts symphoniques, réservés presque aux œuvres des morts illustres, et où d'hospitaliers chefs d'orchestre, tels MM. Colonne et Lamoureux, n'avaient pas créé d'entreprises moins exclusives, le bibliothécaire du Conservatoire put sans cesse réunir des exécutants très dévoués, et faire connaître à tous de très longues et très difficiles symphonies; il trouva des directeurs pour monter ses opéras; il eut un journal pour répondre à ceux qui l'attaquaient, et même il parvint aux dignités qui, le plus sûrement, donnent à un artiste la respectueuse estime du public.

*
* *

Quand il mourut, la majorité de ses contemporains avait arrêté sur ce membre de l'Institut une assez judicieuse opinion. On voyait en lui un artiste chez qui des dons remarquables étaient gâtés par la négligence des études premières, et l'impardonnable ignorance de certaines règles presque élémentaires : de là, dans ses œuvres, à côté de fragments d'une incontestable beauté, des développements maladroits, des longueurs injustifiées, des obscurités involontaires, et parfois, l'absolue impossibilité de suivre une pensée.

Aussi, une ou deux au plus de ses nombreuses compositions — telle *l'Enfance du Christ* — semblaient assurées de vivre en leur intégrité; des autres, on ne sauverait que des parties, et même quelques unes périraient entièrement. Et, avec assez de raison, l'on estimait que, de son vivant, ce musicien avait été trop encensé, et qu'il avait joui d'une gloire qu'il ne méritait pas tout.

*
* *

Or, vingt ans après la mort de l'auteur de *Sardanapale*, voici ce qui est advenu de sa gloire.

Les chefs d'orchestre inscrivent à l'envi ses œuvres sur les programmes, et les amateurs de musique se pâment, admiratifs, dès qu'ils entendent la *Damnation de Faust* ou la *Symphonie fantastique*. On écoute avec sympathie jusqu'à l'*Ouverture des Francs Juges*, et si un contralto

veut impressionner favorablement le public, il n'a qu'à chanter la mélodie que la critique des *Débats* a composée sur la *Captive* de Victor Hugo. Si, parfois, le dimanche, au Châtelet ou au Cirque, on applaudit le *Roi des Aulnes*, de Schubert, c'est que l'auteur d'*Harold en Italie* l'a orchestré, et ceux qui, avec justice, proclameront un médiocre pas redoublé le chœur de soldats que M. Gounod intercala son *Faust*, n'auront que des éloges pour la marche de la *Prise de Troie*. Nul — fût-il Bach, Beethoven ou Wagner — ne jouit d'un nom aussi victorieux.

Et d'où vient cette gloire imméritée ? De la croyance où vit chacun, que l'auteur du *Retour à la vie* fut méconnu et persécuté de ses contemporains.

Oh, que le ciel lui rendit un suprême service en le douant d'un mauvais caractère. Grâce à ses continuelles plaintes, on s'est persuadé que cet heureux avait été malheureux, méprisé de tous ; et la terrestre pitié — qui bien rarement s'en va vers les résignés — a couru vers celui-là qui criait très haut les cris de son aigre douleur.

Cet homme était plein d'envie et de mauvais orgueil. Les éloges qu'on lui prodiguait le touchaient peu, et il estimait injures personnelles les louanges qu'on accordait à d'autres. Etre tenu pour quelqu'un ne le contentait pas, il eût voulu qu'on le proclamât l'Unique, et ses triomphes ne lui causaient nulle joie, parce que, songeait-il, d'autres pouvaient être applaudis.

Et l'on a cru toutes ses paroles ; il a passé pour un méconnu, on a voulu le venger, on n'a plus admiré que sa musique. Ses erreurs sont devenues des hardiesses ; on a vu en lui le plus puissant des créateurs. Alors qu'une fois tous les trois ou quatre ans, un directeur de concerts risque une timide exécution de la *Symphonie avec chœurs*, on peut, chaque hiver, entendre la *Symphonie fantastique* une demi-douzaine de fois au moins ; alors que nul ne pense à donner la *Passion selon Saint-Mathieu*, c'est à qui jouera le plus souvent la *Damnation de Faust* ; et alors que personne ne demande la représentation de *Tristan et Yseult*, tous réclament la reprise des *Troyens*.

Ainsi, le mauvais caractère d'un homme a sauvé ses œuvres de l'oubli, et, parce qu'un artiste n'a pas été con-

tent d'un sort qui en eût réjoui beaucoup d'autres, il est devenu le plus glorieux des musiciens (1).

A. FERDINAND HEROLD.

(1) Pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir imaginé une invraisemblable fantaisie, nous dirons le nom du musicien de qui nous avons parlé : il s'appelait Hector Berlioz.

C'est lui qui, par respect pour Weber, ajouta des récitatifs au « Freischütz. »

Récemment — pour nous révéler un agréable duo que nous étions accoutumés d'entendre dix fois environ chaque année — une société d'amateurs éclairés a monté « Béatrice et Bénédict. » Prochainement, pour nous faire connaître une brillante ouverture, la même société reprendra « Benvenuto Cellini, » et les « Troyens, » pour nous permettre de juger un puissant septuor.

C'est Hector Berlioz qui a écrit, à l'époque où l'on joua « Tannhauser » à l'Opéra :

« Wagner est évidemment fou.....

« Ah ! Dieu du ciel, quelle représentation ! quels éclats de rire ! Le parisien s'est montré sous un jour tout nouveau ; il a ri du mauvais style musical, il a ri des polissonneries d'une orchestration bouffonne, il a ri des naïvetés d'un hautbois ; enfin, il comprend donc qu'il y a un style en musique.

« Quant aux horreurs, on les a sifflées splendidement...

« En sortant, sur l'escalier, on traitait tout haut le malheureux Wagner de gremlin, d'insolent, d'idiot...

« Pour moi, je suis cruellement vengé... »

(Correspondance inédite d'Hector BERLIOZ. — C. Lévy, 1879, 1 vol. Lettres des 5, 14 et 21 mars 1861, pp. 278-280, passim.)

L'INDIVIDU ET L'EMPLOYÉ

Le numéro 4 des *Entretiens* donnait, en tête, une page de Carlyle. « Je vénère deux hommes — et pas un troisième;... je les vénère en toutes leurs formes; — tout le reste est fêtu et poussière que le vent emporte à son gré! »

Ces deux hommes sont l'Ouvrier et le Penseur.

Dans une langue violente et poétique, Carlyle les montre idéaux, typiques : l'ouvrier, déformé dans les besognes, l'échine déviée, la main calleuse, la face halée; le Penseur, immatériel, tendant vers la lumière, le verbe.

Que sont, dans la vie, ces deux êtres; et la masse du « tout le reste », qu'est-elle?

*
* *

L'organisation des sociétés modernes, où tout est catalogué, numéroté, enregistré, depuis le chef d'Etat jusqu'au sable répandu sur les routes, a remplacé la vie naturelle par une administration compliquée, canalisant les moindres spontanéités humaines, depuis l'essor du pur génie jusqu'aux aspirations instinctives du vice. La carte complète d'un pays tel que le nôtre, avec ses réseaux de chemins et de canaux, avec toutes les indications des cadastres, morcellement et délimitations de la propriété, ne donnerait qu'une idée vague de la vie sociale régnant sur ce territoire.

Aussitôt que tel citoyen ébauche un mouvement utile, soulève le petit doigt pour un effort, pense au cabaret, il entre dans un système tout prêt qui modifie, transforme et utilise ces mouvements, effort ou pensée, satisfait le citoyen dans une certaine mesure et d'une façon en tout cas différente de celle attendue, lui prend une forte partie

de ce qu'il dépense de travail et l'absorbe, pour le lui rendre sous d'autres formes en utilités, en jouissances. C'est ici l'Etat, qui pour se soutenir attire à lui quelque chose de tout ce qui se produit dans sa dépendance; le prélèvement qu'il opère n'est pas inique par nature, bien que souvent peu équitable; c'est grâce à l'Etat que le citoyen peut jouir d'une foule de bienfaits dont l'acquisition lui coûterait des peines infinies, ou que même il ne pourrait obtenir. Seulement — ces bienfaits sont *imposés* au citoyen : par le fait seul de sa naissance, il se trouve engagé dans un engrenage de lois et de servitudes dont l'effet pour lui sera peut-être une plus grande somme de jouissances qu'il n'en aurait trouvé dans un état primitif, mais qu'en somme il n'a point désirées, point choisies. Il résulte même d'un tel état de choses que la plupart de ces jouissances ne sont pas goûtées par le citoyen; que sa combattivité, devenant moins nécessaire, ne le presse plus d'entretenir son corps et son esprit dans une hygiène fortifiante; que les passages, pendant son existence, d'une situation à une autre, plus douce ou plus pénible, se font par insensibles gradations, pendant lesquelles il achève de se plier aux nécessités matérielles et morales de sa carrière.

Pour résumer : le citoyen moderne subit, dès sa naissance, l'empreinte de la vie sociale où il éclôt, suit une voie qui l'attend, collabore à une œuvre qu'il ignore en grande partie, et meurt sans avoir laissé trace de ses pas.

Celui qui accomplit aveuglément la tâche obscure que le sort lui a présentée, quelle que soit sa fonction, ouvrier aux usines, manœuvre, soldat ou expéditionnaire, c'est l'*Employé*. L'administration moderne des grandes nations européennes — surtout de la France — fait de chaque citoyen un employé.

Si le cerveau de celui-là le laisse en paix sur l'importance du rôle individuel, qu'il ne joue pas, comparé à la figuration impersonnelle où il végète, c'est bien : le bonheur l'attend, c'est-à-dire l'absence d'émotions.

Il vivra mollement, non sans douceur, dans le flot toujours calme qui l'entraîne vers un avenir sans inquiétudes. Il ne gênera en rien le fonctionnement de l'organe social dont il fait partie; et même, en cas de danger, il ne sera

utile que par son inertie, car la désagrégation du corps où il est élément constitutif, le réduit à un isolement mortel.

*
* *

Toute l'œuvre commune est accomplie grâce aux *emplois*.

L'armée n'est plus autre chose qu'une administration, où tel homme génial de trente ans se voit sous la dépendance de quelque officier supérieur sans autre mérite qu'un temps prolongé de service. — Le commerce perd lui-même tous les jours le caractère aventureux des entreprises libres ; les grandes sociétés commerciales deviennent des ministères. L'industrie s'adjoint bien plus souvent des êtres ternes et dociles que tels ambitieux, créateurs de ressources nouvelles. — Et non seulement les rôles subalternes sont confiés de préférence à ceux que leur soumission désigne, mais les hauts emplois, les directions — dans le but évident d'assurer leur dépendance ultérieure — sont répartis plutôt aux êtres malléables et doux, hypocrites au besoin, dont la souplesse rassure.

Et maintenant, par dessus l'organisation systématique des fonctions, s'étend, plus élastique mais plus tenace aussi, l'organisation morale du peuple, la dépendance du respect, le ministère de la Considération. Sans vouloir parler du respect familial, qui n'est presque jamais entièrement libre et spontané, il faut bien constater que la réputation, aujourd'hui peut-être comme toujours, est un compromis de mensonge, de dissimulation et d'audace : sur cet homme *arrivé* dont parle tout le monde, si ceux qui le connaissent voulaient proclamer seulement les choses de sa vie dont ils sont sûrs, que resterait-il de sa réputation ? — mais ils dissimulent par lâcheté, paresse, ou indifférence ; lui, ment, et se montre audacieusement sous un masque.

Ainsi encore, l'opinion de l'employé-citoyen s'éveille dans une administration publique et occulte qui en fait quelque chose à son gré.

*
* *

En somme, quoi ? la question est simple. Tu es arrivé dans un monde tout fait qui te compte pour un trente ou

quarante millionnième : accepte-tu? — Oui. — Alors, voilà ton numéro, ta case et ta fonction :

Tu feras exactement ce que l'on te demande, pas plus.

Tu rempliras avec cette besogne le temps de vie qu'on t'achète, sans te croire obligé de donner une seconde de plus.

Tu réaliseras le fragment d'œuvre, stupide ou génial, qui te revient, sans diminuer sa stupidité ni ajouter le moindre effort intellectuel en plus.

Tu ne chercheras pas à comprendre, tu pourras connaître tout au plus.

« Surtout pas de zèle ! »

Tu te reposeras de l'effroyable tâche inconsciente dans six pieds de terre achetés sur tes économies.

Ainsi tu seras un parfait employé, dans ta boutique, au régiment, au café, dans ton lit conjugal, et même quand tu jouiras des plaisirs que le ministère de l'intérieur te dispense.

« Et si je n'accepte pas ? »

Mon ami tu as tort. N'est-ce donc rien cette tranquillité qui s'offre à toi? Cette vie assurée, cette besogne modestement, mais certainement lucrative, l'estime que ton rang commandera, la retraite!!

« Mais MOI, qu'est-ce que je deviendrai ? »

N'auras-tu pas une situation? une famille? un titre? Sans compter que tu verras tes enfant eux-mêmes avec des situations et des titres.

« J'aurai des titres. Mais moi, je ne deviendrai rien. »

Pardon, tu deviendras, en dehors de ton emploi, quelque chose dans l'administration de ta commune, de ton pays. Pourquoi pas?

« Toujours des ministères! Je vois bien quels habits j'endosserai; mais moi, je, ego, mon individu, mon être libre? »

N'auras-tu pas toute liberté? en dehors des heures (si peu nombreuses, huit ou dix) que ton emploi demande, ne pourras-tu pas te livrer aux douceurs de l'étude? de l'art? Nul même ne saurait t'empêcher de faire de la littérature.

Cette flatteuse assurance est toujours donnée à qui semble vouloir s'écarter du droit chemin. Ceux qu'un

instinct presse vers le travail libre, aux yeux de qui le travail n'a pour but que la création, les citoyens nés rebelles — d'avance et sans examen préalable — aux organisations toutes prêtes qui les attendent, se laissent souvent persuader et consentent provisoirement à prendre leur numéro, leur case, leur besogne. D'ailleurs, pour les instincts les plus follement libres, n'y a-t-il pas des écoles? Des écoles où l'on peut apprendre l'art, la littérature, la philosophie? Et puis, il faut bien entrer dans la vie par une porte. Prendre un métier est peut-être le plus sûr commencement. Mais quand il va s'agir de dégager le soi-même du soi que la vie a commencé par y substituer, sur quel terrain solide, et de quelle foi, appuiera-t-il ses premiers pas? Pourquoi cet évadement d'une prison si protectrice; pour quelle soif de dangers inconnus et de luttes; et dans quel but; et quelle utilité?

*
* *

Ni but, ni aucune *utilité*. L'utile n'est apprécié que par la myopie contemporaine; la nécessité apparaît aux penseurs futurs; celui qui veut *être*, ignore à qui serviront les efforts où il se tue pour s'individuer. Car celui-là ne veut connaître que son indépendance; les idées anciennes, il les analyse, les rejette, ou s'en assimile ce qui lui est harmonique; les lois établies, il les reconnaît justes et y consent, ou les trouve mauvaises et s'y oppose, les élude; les mœurs convenues, il n'en subit que ce que le sens de la vie naturelle lui permet d'accepter. Sa vie entière est une défense et une retraite; il est tombé seul et nu au milieu d'un fourmillement de somnambuliques et de possédés doués d'une vie bizarre, factice, régulière, définie, au milieu d'êtres brusquement affolés de terreur et de fureur au moindre dérangement de leur existence systématisée. Il recommence tous les jours un lutte contre des gens qui ne l'attaquent pas mais qui se sentent menacés de mort à l'approche d'un être libre.

Pour avoir, un jour, senti sur lui l'enlacement des rêts d'une société tout entière, il s'est insurgé, car il lui fallait dès lors respirer un air libre, il a voulu se débattre comme un nageur pris dans les herbes, et dans sa violence il a osé secouer l'étreinte; ou bien, ingénieux à se dérober,

il laisse couler le long de ses membres les liens et les nœuds, et recherche dans la solitude et dans lui-même le refuge, l'asile, le soi, l'indépendance.

Toute lutte directe de ce frêle individu contre l'immense édifice mobile est folie; les tentacules soudain tendus et noués de la grande pieuvre le saisissent au premier bond et l'étranglent. Que peut tenter cette débilité roidie?

L'issue de la lutte ne saurait être douteuse : l'orgueilleux sera brisé.

Mais au lieu que se roidir, s'il s'assouplit; au lieu que défendre son être entier, s'il abandonne aux contingences l'extériorité de sa vie, il peut arriver à dégager, presque à libérer l'ensemble des facultés supérieures qui constituent son *individu*. Et appelez cela fakirisme si vous voulez, c'est la seule forme actuelle de l'indépendance, le seul moyen de créer, le dernier remède, le salut.

Voyons en quoi consiste le renoncement de l'individu.

*
* *

Tout d'abord il devra renoncer à la femme. Par elle, il serait indéfiniment repris dans les lois du monde et remis sous le joug des *autres*. Ou bien la femme amie devrait elle-même si absolument renoncer au monde que, vraiment, la garder serait encore du renoncement : elle aurait perdu le charme, le vice et le mensonge qui la font être. Quel arrachement pour lui, s'il a connu les joies de la chair et les éblouissements de l'amour-propre ! Il se saigne. Ils'extirpe de l'âme un fantôme d'elle-même, un reflet d'orgueil, un ridicule et cher fantoche si heureux de donner à la femme l'occasion de simuler le bonheur (car c'est leur force suprême : nous faire croire que par nous elles éprouvent les dernières joies).

Il devra renoncer aux jouissances physiques à cause des efforts qu'elles réclament pour être atteintes : soit que, pauvre, il doive peiner pour les acquérir, ou que, riche, il doive se dépenser à les rechercher. Et même plus il sera riche plus il aura de peine, car la gérance de sa fortune lui demandera des soins vulgaires continuels où son âme libre se dissoudra dans la constatation de l'importance mondaine de la richesse; il ne saurait reconnaître la supériorité

réelle que lui donne l'argent sans en perdre un peu d'indépendance.

Il dédaignera les honneurs, qui sont une chaîne et une bassesse : les honneurs accordés par des sulbaternes de pensée, par des esclaves de la vie, ne pouvant aller qu'à ceux qui consentent à l'inféodation aux lois créées par d'autres, pour d'autres.

Il repoussera de remplir une fonction quelconque, même si cette fonction lui doit assurer la matérielle, le pain : car ce pain serait, ainsi, toujours trop cher payé de parcelles de soi-même éparpillées aux rouages des grandes machines publiques. Ne serait-ce qu'un nombre d'heures de présence demandées, il doit se refuser à cette présence : car il se peut que son être demande à se mouvoir, à vaguer pour secouer le joug d'autres présences. Et puis il ne faut pas qu'un numéro d'ordre puisse, à un moment de dispersion, lui substituer la confiance en sa place sociale au sentiment de sa solitude en lui-même.

Il repoussera l'amitié. L'amitié lui serait possible avec tel être de solitude et de renoncement semblable à celui qu'il est. Mais tous ceux qui s'isolent habitent des récifs, des cavernes, des sommets ou des puits, et deux solitaires rencontrés en sympathie d'eux ou en haine des autres, retombent, en couple, dans le fumier de la vie commune : car eux se connaissent le défaut de l'armure, le secret du cœur, la faiblesse de l'âme ; il suffit d'un mot pour se découvrir tout entier, et alors, se sentant nus, ils plongent dans le gouffre où leur nudité ne sera pas soupçonnée.

Il sera sourd aux paroles du prêtre. La foi, la confiance, l'ardeur au bien, lui seraient obstruées par les vagues prières et les obscurs sermons destinés à l'étonnement des humbles, des faibles et des simples. La divinité lui apparaîtra à lui-même, suivant le pouvoir qu'il atteindra de la refléter : avec délices, il sentira l'écrasement de son orgueil et la diffusion de son individu dans l'infini du monde, qu'il aura compris chaotique et similaire au soi quelconque dont la conscience s'éperd.

JEAN E. SCHMITT

OU ALLER ?

... L'impossibilité de découvrir un localité agréante où d'autres Parisiens n'entachent point le paysage est douloureuse aux rêveurs. Si l'on retrouve les trois marches de Torton sur les escaliers inégaux des boulevards de falaises, le lyrisme des altitudes et la poésie des rocs s'annulent à l'âme contemplative. La solitude est ductile au rêve; une colonie de visiteurs rencontrée devant certains horizons patauge dans votre songerie et en trouble à jamais la pureté. Comment réveiller les souvenirs et les légendes dormant dans les paysages, si certaines présences exorcisent l'évocation? Hier, je quittais Saint-Màlo, ville bâtie sur la mer et close de remparts et qui semble « une couronne de pierres posées sur les flots, dont les machicolis sont les fleurons. » Je m'en fus en pèlerinage au Grand Bey, rocher qui porte le tombeau de Chateaubriand; et, assis sur le granit, je m'enchantais aux pages, comme les flots, mélodieux, du pâle René. Dirai-je qu'un voisinage subit assourdît de ses commentaires la musique du style et des vagues, et qu'horrifié par des cris et des ricanements, je crus lire une gravelure bouffonne dans un missel sacré?

On n'a pas quotidiennement la bonne fortune de pouvoir lire *Salambo* sur les ruines de Carthage ou crier: Léonidas! Léonidas! autour des Thermopyles; si quelque impie trivialise la grandeur du paysage, la légende est fanée, l'émotion assassinée. Mais les touristes sacrilèges saluent par des calembourgs le fastueux lever du soleil alpestre, s'esclaffent devant les ruines formidables de l'antiquité celtique; et toute la féerie s'éboule par les trappes du réalisme.

A défaut des voyageurs, les édifications des hommes contrarient les splendeurs de la nature et les déshonorent

en les dominant. La bâtisse du marchand de caleçons émine devant l'immense tumulte de la mer; l'océan roule les plis et les perles de son mouvant miroir pour baigner la villa d'un frauduleux monsieur. La crête des promontoires, les terrasses que Dieu jeta par-dessus les golfes de turquoises, les balcons improvisés par les caprices du terrain, toutes ces galeries naturelles de la contemplation ont été utilisées par l'égoïsme des riches, et le décor en est pour toujours profané. Depuis que l'on a gâté tant de sites émerveillants pour y creuser des routes et y poser des rails, la rage profanatrice des modernes s'est acharnée, sous prétexte d'industrie et de commerce, contre tous les paysages et les a divisés, tronqués, abimés, supprimés. Dans un demi-siècle, le pittoresque ne sera plus qu'un mot.

Et les casinos, ces alhambras où piaillent les déjetés de tous les théâtres! Sur les grèves nocturnes, l'écho de leurs orchestres infâmes vient troubler la grande voix d'orgue de la mer, et mêler leurs fredons obscènes à la lamentation infinie des flots. Et l'on songe, à les entendre, à quelque chose de bête et de sacrilège comme un bal public dansé sur le Calvaire.

Où aller en France? Où trouver un paysage respecté, une grève inviolée, où élire un révoir devant des horizons purs de l'atteinte humaine? Des tours historiques, de pauvres églises, des burgs déchiquetés offrent encore des trésors inépuisés de rêverie. Les anciens châteaux et les anciennes tourelles, avec leurs pans de murailles éventrés, leurs créneaux qui s'émiettent et leurs ogives enguirlandées de lierres sont encore peuplés par les souvenirs errants de chevaliers tombés et de dames défuntés; et les visiteurs clairvoyants lisent la légende sur les ruines qui demeurent. Et les chapelles des campagnes sont encore plus magnifiques, malgré la pauvreté de la décoration, plus magnifiques avec les bottelées de fleurs déposées aux pieds des saintes statues, et les vols d'oiseaux qui, par le vitrail, viennent mouiller leurs becs fins à l'onde consacrée du bénitier.

Georges VANOR.

LES “ FORTS ”

«..... Ils veulent ramener l'Art aux erreurs de la philosophie..... Mais, derrière ceux-là, une race se prépare, la race des forts. Voilà ce que j'ai vu dans le Landit. » (1).

Quand il serait du cadre de cette publication de développer un parallèle entre les philosophies et les véloces, et bien que notre confrère nous y incite, nous ne discuterons pas si le « *mysticisme artistique* » a nécessairement comme causes premières « *l'alcoolisme précoce, tous les vices.... le jeu et les débauches raffinées.* »

De quel droit contester le bien fondé de ces observations dont rien ne permet de mettre en doute la sincérité documentaire : tous les chemins menant à Rome, il est, ma foi, fort possible que l'on arrive au « *mysticisme artistique* » par ce chemin des écoliers dévoyés ; toutefois je me hasarde jusqu'à supposer (par égard pour plusieurs de mes amis, sensiblement visés) que d'autres routes, plus bourgeoisement morales, y peuvent et y doivent conduire.

Ajouterai-je que le naturalisme documentaire semblerait plus logiquement exiger des expériences préalables — et qu'il serait facile, ce dont nous nous garderons d'ailleurs, d'insinuer que pour « rendre l'ordure il faut l'avoir mangée » — à parler le langage sans distinction d'un M. Descaves.

Voyez la pauvreté de ces insultes.

*
* *

« *Mysticisme artistique* », ces mots me semblent constituer un pléonasma : toute idée d'art impliquant celle de

(1) Art et critique.

mystère ; mais, peu chicaneur. je veux comprendre que ce terme exprime — (*vaguement*, ce en quoi il est adéquat au semblant d'idée suggéré) — le contraire d'un autre semblant d'idée suggéré par cette autre expression aussi vague, du reste : « *une saine inspiration* » ; Edgar Poe, par exemple, est, selon Larousse, « d'une imagination déréglée » et admettons, pour plus de clarté, que M. François Coppée soit d'un solide lyrisme (1) — du reste, brusquons la conclusion : *l'art est maladif*, n'est-ce pas ?

MALADIF, voilà le mot, qui peut nous mettre d'accord : qu'est-ce, en effet, qu'un malade ? — un être où l'équilibre normal n'a plus lieu, toute activité hypertrophique d'un organe s'alimentant aux dépens d'autres organes ; hors, donc, la brute humaine il n'y a, rigoureusement, que des malades dans l'humanité ; l'artiste, *a fortiori*, est un monomane et un détraqué ; la pensée serait un péché contre nature ; le génie une folie — c'est d'ailleurs l'avis de MM. Lombroso et H. Taine.

Voyez donc, M. Gorgias, l'art sera toujours le fait de malades et de fous et, folie pour folie, le mysticisme en vaut une autre ; qu'importe que l'on ramène l'art « aux erreurs de la philosophie » — erreurs pour erreurs, celles-là en valent d'autres ; — et puis, ne l'oubliez pas, il ne sera plus question d'art lors de l'avènement de cette « race des forts » — Car, à chimiquement parler, l'action et la pensée se déplacent mutuellement.

*
* *

La pédagogie a bien compris ce qu'avaient de malsain ces excès du cerveau agissant sur lui-même par la réflexion. Des hommes dévoués ont organisé la lutte en chargeant les programmes ; au moyen de manuels résumateurs dont la lecture exige douze années de vie réglementée, à raison de 18 heures de travail par jour, ils ont su guérir l'enfant, puis le jeune homme de cette fatale manie, si répandue autrefois dit-on, mais qui, en cette fin de siècle, se fait de plus en plus rare : la manie de penser. Elle a cru créer ainsi une génération saine, où

(1) « Ah ! les temps étaient durs, la vie était amère.

Il vola, pour mourir, le charbon de sa mère.., » etc., etc.

l'activité cérébrale n'aurait plus de ces outrances qui menèrent Pascal devant « l'abîme » et Baudelaire là où il se sentit frôlé par « l'aile de l'Imbécillité. » — Et il est à supposer, selon toute vraisemblance, que les jeunes hommes mâtés par elle ne donneront pas le spectacle humiliant, pour tous, du génie, morale épilepsie.

*
* *

L'autopsie d'un lycéen de 16 ans, mort, quelque soir de faim ou d'asphyxie, dans une salle d'étude, témoigna, à la satisfaction de l'opérateur, de la simplicité canine des circonvolutions de son cerveau; mais la structure anatomique de sa musculature ne dénota pas que cet amoindrissement d'activité cérébrale eût profité au reste de son économie organique. On a songé alors, tout en maintenant au minimum réglementaire le poids des lobes encéphaliques, à développer la force musculaire; l'éducation physique devait être essayée. Voilà, M. Gorgias, qui explique le *Landit*, dont vous attendez les résultats.

*
* *

Mais ne les prévoit-on pas déjà?

A l'ère des forts en thème succèdera l'ère des forts, tout court; et de même que, de mémoire de professeur, nul n'est jamais parvenu à faire écrire à un cancre le beau faux-cicéron des concours généraux, il est évident qu'un enfant chétif par hérédité, n'arrivera jamais à exécuter 53 rétablissements successifs à la barre fixe, quelques encouragements qu'on lui prodigue et de quelque pénalité qu'on le menace; rien ne sera changé, si ce n'est que la gloire scolaire passera des perroquets aux singes. — L'art est désintéressé en cette question.

Ah! quand, en dépit des mensonges désormais nécessaires et des nouvelles falsifications biographiques fatales et urgentes, cette « nouvelle génération des forts », érudits sportsmen et savants acrobates, découvrira que Virgile était faible de santé, — de quel unanime mépris n'accablera-t-elle pas son *Enéide*?

Pour moi, que la vanité littéraire n'a pas aveuglé, j'ap-

pelie de tous mes vœux l'ère de ce nouveau critérium poétique et je me hâte, ici, dans l'intérêt de ma mémoire (que — pour la première fois — je pressens glorieuse), de rappeler à mes futurs biographes, que je fus titulaire, moi avant eux, et par cinq fois, du premier prix de gymnastique.

FRANCIS VIELÉ GRIFFIN.

NOTES ET NOTULES

Décorés du 14 juillet :

M. LÉON DIERX (ruban rouge).

M. EMILE GOUDEAU (ruban violet).

Un banquet, que seuls auraient dû offrir des littérateurs, a été imposé le 22 juillet à Léon Dierx, à l'occasion de sa nomination au grade de chevalier de la légion d'honneur. *L'Echo de Paris*, s'était chargé d'organiser cette fête où, cependant, quelques poètes assistaient, par déférence pour Léon Dierx.

*
* *

En l'honneur des sinistrés de Fort de France on va — les aficionados exultent — tuer le taureau — le veau gras viendra plus tard. On ne tolérerait pas ces scènes sanglantes tous les jours, mais la fin justifie les moyens et la morale publique se voilera la face pour vingt quatre heures : à l'incendie on oppose le carnage, — *similia similibus* ; — c'est autoriser le peuple à combattre la faim par le meurtre — prenez garde, M. de Rothchild !

*
* *

Le poète Gottfried Keller est mort à Zurich, le 16 juillet.

*
* *

Bibliographie.

La conférence sur Villiers de l'Isle Adam, prononcée par M. Stéphane Mallarmé, a paru à la librairie de l'Art Indépendant.

M. A. Mockel nous prie de « dénoncer l'apparition très prochaine d'un petit livre de lui : *chantefable un peu naïve*, contenant un petit prélude symphonique. »

La Princesse Maleine, le très beaux drame de Maurice Maeterlick, a paru chez Van Melle, 14, rue Saint-Georges, à Gand.

P. S. — *Les lettres de l'ouvreuse*, (3 fr. 50) sont une compilation singulière, œuvre (paraît-il), d'un inconnu qui selon les uns serait de nationalité bulgare et proche parent de l'assassin Stambouloff — d'autres nomment tout haut le péruvien Garcias. — Nous n'avons pas d'opinion à ce sujet.

*
**

M. Bouguereau déplore le vote du bill Mac-Kinley — qui punit de prison l'importateur dont les déclarations douanières travestissent la valeur véritable des objets introduits en Amérique. — N'est-il pas, en effet, vraisemblable que l'application de cette législation draconienne amenera le peintre des « triomphes de Vénus » à siéger, pour la fin de ses jours, dans l'institut pénitentiaire de Sing-Sing ; Mais comment en vouloir aux Américains de ces représailles : n'a-t-on pas prohibé en France l'importation des chairs de porc.

*
**

Le monde des théâtres :

M. Jules Claretie, de la Comédie Française, prépare pour le Gymnase une comédie intitulée *Les Décadents*, il compte, au cas d'un succès, tirer — pour la province — un roman de sa pièce.

On annonçait, à tort, avant hier le silence prématurément définitif de M. de Goncourt — nous pouvons affirmer, au contraire, que MM. Vidal et Bonnetain se préparent à tirer un drame passionnel, en 5 actes, de l'œuvre du maître japoniste : « LA FEMME AU XVIII SIÈCLE ou la société française sous le directoire ».

*
**

Il nous vient d'Alsace que M. Henri de Régnier accepterait une part de direction à l'excellente revue liégeoise : *La Wallonie*.

Nos félicitations à l'ancienne rédaction.

*
**

Dernière heure (de l'Eclair) :

« ... M. C. Mendès ne se met pas à son bureau, il marche dans son cabinet de travail, ne s'arrêtant que lorsque la phrase est arrêtée dans sa tête, alors il la fixe... »

« *Quand j'étais pauvre*, nous dit Catulle Mendès, je me servais de plumes de fer... »

« *Le fluide magnétique qui s'échappe de mes pensées* se transmet plus facilement sur le papier par mes plumes d'oie. »

« ... M. Catulle Mendès, un israélite qui ressemble au Christ, est très bienveillant pour les jeunes et très attaché à ses amis. Très jeune de caractère, il adore la jeunesse. »

*
**

Victoire Salvatorienne !

L'arrière-garde du général Antonio Ezeta s'est emparé, sans grande résistance, de *COCO* (?) où elle pu se rafraîchir.

Une division de 130 hommes menace la capitale.

Le Gérant : J.-R. BOUTHORS.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

- PAUL ADAM. — *La Glèbe.*
 — — — *Être.*
 — — — *Essence de Soleil.*
 JEAN AJALBERT. — *En Amour.*
 EDMOND BAILLY. — *Lumen.*
 MAURICE BARRÈS. — *Sous l'Œil des Barbares.*
 — — — *Un Homme libre.*
 PAUL BOURGET. — *Madame Bressuire.*
 LÉON DIERX. — *Œuvres.*
 EDOUARD DUJARDIN. — *Les Lauriers sont coupés.*
 FELIX FENEON. — *Les Impressionnistes.*
 EMILE GOUDEAU. — *Poèmes ironiques.*
 — — — *La vache enragée.*
 GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*
 JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*
 STEPHANE MALLARMÉ. — *Œuvres.*
 STUART MERRILL. — *Les Gammes.*
 EPHRAÏM MIKAËL. — *L'Automne.*
 GABRIEL MOUREY. — *Les Flammes mortes.*
 JEAN MOREAS. — *Les Cantilènes.*
 FRANCIS POICTEVIN. — *Songes.*
 HENRI DE REGNIER. — *Episodes.*
 — — — *Poèmes Anciens et Romanesques.*
 ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit.*
 J.-H. ROSNY. — *Le Termite.*
 ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bal.*
 JEAN E. SCHMITT. — *L'Ascension de N. S. J.-C.*
 JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
 GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
 PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
 VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — *Œuvres.*
 FRANCIS VIELE-GRIFFIN. — *Les Cygnes.*
 — — — *Ancæus.*
 — — — *Joies.*
 T. DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

LIRE :

Dans un de nos prochains Numéros

UNE ÉTUDE RAISONNÉE

DU

FAMEUX

QUADRIGE PARNASSIEN

Paris. — Imp. BEAUDELLOT et MÉLIÈS, 16, rue de Verneuil